

Allocution de M. Jean Irigoïn, président  
Jean Irigoïn

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Irigoïn Jean. Allocution de M. Jean Irigoïn, président. In: Revue des Études Grecques, tome 91, fascicule 434-435, Juillet-décembre 1978. pp. 27-34;

[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_1978\\_num\\_91\\_434\\_4193](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1978_num_91_434_4193)

---

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 21 JUIN 1978

## ALLOCUTION DE M. JEAN IRIGOIN

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsque les scribes byzantins avaient achevé la copie d'un livre, avant même de le dater et de le signer, ils manifestaient leur satisfaction -- ou leur soulagement -- en ajoutant une formule en vers. C'est à la joie de ceux qui, au retour de l'étranger, revoient leur patrie, à celle des marins découvrant le port, au terme d'une longue traversée, qu'ils comparaient leur plaisir d'avoir atteint la fin du livre :

Ὡσπερ ζένοι χάρουσιν ἰδεῖν πατρίδα  
καὶ οἱ θαλαττεύοντες εὐρεῖν λιμένα,  
οὕτως καὶ οἱ γράφοντες βιβλίου τέλος.

Je ne dirai pas que votre président, au terme de son périple annuel, éprouve de tels sentiments : l'honneur que vous lui avez fait n'est pas une charge lourde ni pénible ; et, au fil de nos séances, les mois passent vite, plus vite encore qu'on ne le croirait. Ainsi, en ouvrant le dernier fascicule de notre revue, j'ai constaté, sur deux pages se faisant face, que le président en exercice (p. iv) était déjà (p. v) un ancien président. Une brève enquête dans les derniers numéros de la revue m'a permis de constater que ce rappel du *sic transit gloria mundi* était une innovation remontant à l'année 1974 ; après avoir, en 1973, amputé, ou plutôt décapité, la liste des anciens présidents, en supprimant tous ceux qui se sont succédé pendant trois-quarts de siècle, de 1867 à 1941, et que voilà jetés dans une sorte de barathre, on a estimé sans doute judicieux d'allonger d'un nom la liste devenue trop courte. Quoi qu'il en soit, je souhaite que mes successeurs ne souffrent plus de cette entorse à la chronologie, qui pourrait troubler les historiens futurs.

Pour en revenir à ces scribes byzantins, qui sont pour moi de vieilles connais-

sances et presque des amis, il est une autre formule qu'ils emploient dans leurs souscriptions :

Ἡ μὲν χεὶρ ἢ γράψασα σήπεται τάφῳ,  
γραφὴ δὲ μένει αἰῶσιν ἀπεράντοις.

Le livre survit à la main qui l'a transcrit, assurant à l'œuvre une durée illimitée. N'est-ce pas là une invitation à évoquer la mémoire des membres de l'Association disparus cette année, en montrant pourquoi leur souvenir et leur influence persisteront au-delà de la mort ?

Cinq jours après notre dernière séance, le 13 mai, nous apprenions le décès d'André Plassart. Dans le *Recueil* qui porte son nom et qui lui fut offert en 1976 par ses collègues de la Sorbonne se trouvent retracées les étapes de sa carrière universitaire. Je n'en rappellerai donc ici que les grandes lignes afin de pouvoir parler davantage de l'homme qui montra envers l'Association un dévouement sans pareil. Né à Chartres en 1889, André Plassart fut élève de l'École normale supérieure de 1907 à 1910 ; quelques mois après son succès à l'agrégation des lettres, il partit pour Athènes, où il resta douze ans, comme membre de l'École française, puis comme secrétaire général, avec une coupure pendant les années de guerre. Rentré en France, il enseigna à la Faculté des Lettres de Grenoble, de 1922 à 1932. C'est au cours de cette période qu'il soutint, le 2 mars 1929, sa thèse de doctorat sur *Les sanctuaires et les cultes du Mont Cynthe à Délos*, qui fut couronnée la même année par l'Association (prix Zographos). Appelé à la Faculté des Lettres de Paris en 1932, il y exerça jusqu'à sa retraite, en 1960, les fonctions de professeur de langue et littérature grecques, en assurant dans les dernières années la direction de l'Institut de Grec de la Sorbonne.

Membre de l'Association depuis 1909, il en avait été élu second vice-président en juin 1940. A partir de 1941 et jusqu'au début de 1945, en raison des difficultés rencontrées par les titulaires successifs, il assura la présidence de la plupart des réunions. C'est en juin 1944, dans un Paris encore occupé pour quelques semaines, qu'il prononça l'allocution d'usage. Évoquant le souvenir d'un des disparus de l'année, il citait à son propos le témoignage de son gendre, Michel Feyel, notre confrère, qui allait être arrêté moins de deux semaines plus tard, pris comme otage et déporté en Allemagne où il mourut quelques jours avant la capitulation de ce pays. De cette épreuve si cruelle pour lui et les siens, André Plassart garda toujours la marque douloureuse.

Pour parler des travaux scientifiques d'André Plassart, il faudrait être épigraphiste et archéologue. C'est à un spécialiste qu'il reviendrait de dire l'importance de ses publications, depuis les premiers articles jusqu'aux fascicules déliens et delphique. Fidèle de l'île d'Apollon, comme en témoigne le sujet de sa thèse de doctorat, André Plassart s'était aussi intéressé au sanctuaire de Delphes, et il avait participé, avant la première guerre mondiale, aux fouilles menées par l'École française à Orchomène d'Arcadie. Relisant ces derniers jours sa publication de l'inscription de Tégée, retrouvée à Delphes, qui concerne le retour des bannis en 324, à la suite de l'intervention d'Alexandre, j'ai été frappé une fois de plus par les qualités éminentes que manifestait ce jeune épigraphiste (il n'avait pas vingt-cinq ans) ; c'est un travail qui reste un modèle d'analyse et de commentaire, tout comme la publication de la liste des théorodques de Delphes, parue sept ans plus tard. Mais c'est à un autre aspect de son activité d'épigraphiste que je voudrais m'attacher, car il est en relation avec un trait de caractère peu commun. A la suite des fouilles entreprises à Thespies et à

l'Hiéron des Muses de l'Hélicon, de 1888 à 1891, par Paul Jamot et André De Ridder, un bon nombre d'inscriptions étaient restées inédites ; en s'aidant des notes de Jamot et dans des conditions souvent peu favorables (pierres disparues, inscriptions sans estampage), André Plassart eut le courage et le dévouement de reprendre la publication ; il réussit à la mener à son terme en 1958.

Pour qui parcourt la bibliographie d'André Plassart, ces travaux d'une grande qualité, étalés sur plus de soixante ans, peuvent donner l'impression d'un certain éparpillement dans le temps ou d'une certaine lenteur dans la production. Il importe d'exposer brièvement les causes qui ont produit de tels effets. La première est en relation avec les qualités du savant : une exactitude rigoureuse, la volonté de n'esquiver aucune difficulté, un souci constant du détail juste, voilà qui ne s'accorde pas avec un travail hâtif ni même rapide. La seconde cause, c'est que pendant une quarantaine d'années, avec Pierre Roussel au début, puis tout seul, André Plassart a assuré la direction de la *Revue des Études grecques*. Le temps qu'il ne consacrait pas à l'enseignement, il en réservait la plus grande partie à la *Revue* : correspondance avec les auteurs, envoi des volumes pour compte rendu, correction des épreuves, relations avec l'imprimeur. Toutes ces tâches plus ou moins fastidieuses, il les remplissait avec l'extrême conscience qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait. Comment ne pas rappeler ici ces lettres, que tant parmi nous ont reçues, où il proposait un livre envoyé à la revue ? A la description bibliographique il ajoutait toujours une remarque sur le contenu, montrant qu'il avait pris de l'ouvrage une connaissance suffisante pour toucher à coup sûr le recenseur le plus compétent ; et souvent, en lisant le livre, on découvrait, de sa main, de discrètes notes marginales au crayon. Il portait une grande attention aux manuscrits qu'on lui envoyait, en particulier pour les comptes rendus. La lecture qu'il en faisait, véritable révision, lui permettait non seulement de corriger un lapsus ou une erreur matérielle, mais de relever, en la signalant à l'auteur, une affirmation imprudente. La correction des épreuves, relues par lui de bout en bout, tâche ingrate et fastidieuse, était exemplaire.

André Plassart avait une connaissance exceptionnelle de la langue, de la littérature et de la civilisation grecques. L'un de nos anciens présidents me vantait récemment ses corrigés de versions grecques à l'usage des agrégatifs. Et la part qu'il a prise soit directement, soit comme réviseur, à l'édition de Clément d'Alexandrie dans la collection « Sources Chrétiennes » montre un aspect moins connu de son activité d'helléniste, à qui rien de ce qui était grec ne restait étranger.

Sa participation aux jurys de doctorat révélait les mêmes qualités. Vous me permettez de rappeler ici un souvenir personnel. André Plassart, voici plus d'un quart de siècle, avait accepté de diriger une thèse complémentaire sur la métrique grecque, qui plus est, sur la métrique des poètes lyriques. Dans un domaine qui paraissait fort éloigné de ses recherches personnelles, il a su me guider avec beaucoup de sûreté et, à distance, je reconnais mieux encore le bien-fondé de ses conseils. Beaucoup d'autres ont dû faire la même expérience.

Si, au terme de cette évocation, je cherchais à résumer en quelques mots ce que fut André Plassart, j'en choisirais trois : discrétion, rigueur, disponibilité. Le sourire un peu retenu qui était le sien, et que rend de façon si naturelle la photographie reproduite dans le *Recueil* déjà nommé, manifestait bien cette discrétion qui était à la fois respect de l'autre et discernement. Par rigueur, j'entends la rectitude de jugement et de conduite qui fut toujours la sienne

et qui, au premier abord, pouvait donner à son interlocuteur une impression de froideur. Quant à la disponibilité, ce don de son temps et de son savoir, offerts aux autres sans réserve ni calcul, quelle preuve plus évidente en donner que ces quarante ans consacrés à la direction de la *Revue* ?

André Plassart était l'un des doyens de notre Association, dont il faisait partie depuis soixante-dix ans. C'est d'un de ses plus jeunes membres que j'ai eu la tristesse de vous annoncer la mort accidentelle, dès notre séance de rentrée. Marie-Alice Pradeau avait été admise dans l'Association dix-huit mois plus tôt : elle était présentée par M. Jean Taillardat et par moi. Née près de Limoges en 1954, elle avait fait ses études secondaires dans cette ville et, après deux années au Lycée Fénélon, elle était entrée à l'École normale supérieure de jeunes filles. Agrégée de grammaire à vingt et un ans, elle avait entrepris avec M. Jean Taillardat une thèse de 3<sup>e</sup> cycle sur les adverbes grecs en  $-\delta\acute{o}\nu$ ,  $-\delta\alpha$  ( $-\delta\acute{\alpha}$ ),  $-\delta\eta\nu$  ; c'est alors que je l'ai connue et que j'ai pu apprécier ses aptitudes et ses qualités dans une discipline fort éloignée de la grammaire grecque. Le 25 octobre 1977, en rentrant de Dourdan où elle avait été affectée pour son année de stage d'agrégation, elle a été tuée sur le coup dans un accident de la route. Ceux qui l'ont connue garderont le souvenir de sa simplicité, de son entrain, de son humour et de son rayonnement intellectuel, qualités qui lui avaient attiré tant de sympathie parmi ses camarades et ses maîtres.

Peu d'entre nous, je crois, connaissaient Paul Jourdan, un Helvétte, dont la disparition vous a été annoncée à la séance de janvier. Né à Porrentruy dans les dernières années du siècle, Paul Jourdan fit ses études supérieures à l'Université de Neuchâtel. Plutôt latiniste qu'helléniste, il fut l'élève de Max Niedermann et soutint en 1919 une thèse intitulée *Notes de critique verbale sur Scribonius Largus*, qui parut dans deux numéros successifs de la *Revue de Philologie*. Il enseignait au gymnase de Porrentruy quand, en 1926, il entra dans l'Association, présenté par Georges Méautis. Admis à la retraite en 1955, il continua de résider à Porrentruy jusqu'à sa mort.

L'abbé Joseph Dheilly était né à Dompierre, dans la Somme, en 1904. Après des études au Grand Séminaire d'Amiens, puis au Séminaire des Carmes, à Paris, il fut ordonné prêtre en 1928. Son activité fut dès lors vouée avant tout à l'enseignement, à Saint-Riquier d'abord, puis à Paris. Il soutint en 1936 à l'Institut Catholique une thèse de théologie intitulée *Le témoignage d'Irénée sur la personne et l'œuvre de l'apôtre saint Jean*. A partir de 1945, il enseigna à l'Institut Catholique, où il fut nommé en 1955 professeur titulaire d'histoire grecque et d'histoire romaine. Son décès est survenu le 6 mars 1978. L'abbé Dheilly, qui faisait partie de notre Association depuis 1954, était un spécialiste de la Bible, en particulier de l'Ancien Testament. Parmi ses principales publications, je citerai *A la trace de Dieu* (1955), *Les Prophètes* (1960), le *Dictionnaire biblique* (1964) et *La Bible pour notre temps* (1970) ; une importante étude sur *Rome et la Bible*, encore inédite, paraîtra dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible*. Ceux qui ont connu l'abbé Dheilly sont d'accord pour vanter, à côté de la science du bibliste — je cite l'un d'entre eux — « ses incontestables dons pédagogiques et son extraordinaire qualité d'âme ».

Les dons pédagogiques et l'amour du métier d'enseignant ne manquaient pas à Georges Margolin, disparu quelques jours plus tard, le 20 mars. Il était né à Paris, le 10 juin 1920. A cause de la guerre, il entra qu'en 1944 à l'École normale supérieure, au titre de la promotion 1941. Reçu 3<sup>e</sup> à l'agrégation des lettres en 1946, il fut nommé dès l'année suivante au Lycée de Lille où il resta six ans. Revenu dans la région parisienne, il ne tarda pas à être nommé professeur

de Lettres supérieures au lycée Louis-le-Grand ; passé au lycée Henri IV dans la même classe en 1961, il y devint professeur de Première supérieure en 1966. La confiance de ses collègues lui valut de présider quatre ans, de 1971 à 1975, l'Association des professeurs de khâgne. Il était des nôtres depuis 1957, année de sa nomination à Louis-le-Grand, qui faisait de lui un de nos proches voisins, et jusqu'à l'an dernier il suivait nos séances avec assiduité. Ceux qui l'ont connu à l'École normale comme ses élèves d'hier gardent le souvenir d'une personnalité riche et vibrante, brûlant de faire partager ses réactions et ses découvertes, un enseignant en un mot. Se sachant condamné depuis plusieurs mois, il avait accepté son sort avec courage ; et le matin même de sa mort, il préparait un cours de poésie française que ses khâgneux n'auront pas entendu.

La nouvelle du décès de Roger Paret, membre de l'Association depuis 1966, me parvient aujourd'hui même. Il reviendra à notre prochain président de vous rappeler qui fut cet historien, bon connaisseur de Byzance et du Proche-Orient médiéval.

A la mémoire des membres de l'Association disparus cette année, je voudrais joindre le souvenir de deux hommes qui n'en faisaient pas partie, mais dont l'activité mérite d'être rappelée ici. Le Doyen Marcel Durry est mort à la fin de janvier. Depuis le décès de Jules Marouzeau et jusqu'à ces tout derniers mois il avait été l'Administrateur de la Société des études latines, à laquelle nous sommes unis par tant de liens. Mais ce n'est pas seulement à ce titre que sa mémoire doit être évoquée ici. Celui qui fut le dernier doyen de la Faculté des Lettres de Paris a mené, en faveur de nos études, une action décisive dans divers organismes où il représentait l'antiquité : la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques, la FIEC, qu'il présida pendant cinq ans ; la Fondation Hardt, où nombre d'hellénistes ont résidé grâce à lui et où il prenait une part active à la préparation des fameux *Entretiens* ; le comité de rédaction de la revue bibliographique internationale *Lustrum* ; et j'en passe. Nous n'oublierons pas le rôle qu'il a joué pour la défense et l'illustration de l'antiquité gréco-romaine.

Il est difficile d'imaginer deux carrières plus différentes que celle du Doyen Durry et celle de René Henry, qui fut lauréat de l'Association en 1971. Né en 1910, René Henry fut l'élève d'Albert Severyns à l'Université de Liège. Son maître, qui s'intéressait déjà à la Chrestomathie de Proclus, connue seulement par la *Bibliothèque* de Photius, lui proposa comme sujet de thèse *Le vocabulaire technique de la rhétorique du patriarche Pholius*. La qualité de cette thèse, soutenue en 1932, incita Severyns à confier à son élève l'édition de la *Bibliothèque*. Cette œuvre, unique en son genre, réclamerait la collaboration de presque autant de spécialistes qu'elle compte de *codices*, soit deux cent soixante-dix-neuf. René Henry se mit au travail avec courage, mais son enseignement à l'Athénée Royal de Charleroi ne lui laissait que peu de loisirs pour mener à bien l'entreprise. De 1959 à 1965, quatre volumes parurent dans la Collection byzantine patronnée par l'Association Guillaume Budé. En 1966, René Henry prit une retraite anticipée afin, comme il me le confia alors, de pouvoir achever son édition dans les années qui lui restaient à vivre. Il y réussit : le tome VIII et dernier de la *Bibliothèque*, portant encore le millésime de 1977, est paru en février dernier, quelques semaines avant sa mort, survenue le 7 avril. Le prix Desrousseaux, que l'Association lui avait décerné en 1971, après la publication du tome VI, avait été pour lui plus qu'un encouragement, un véritable soutien, comme il se plaisait à le dire ; et il avait insisté pour que la mention en figurât sur la page de titre des deux derniers volumes. A son tour, au début de cette

année, l'Académie Royale de Belgique lui avait attribué le prix Joseph Gantrelle ; ce fut l'une des ultimes joies de ce modeste et fidèle serviteur de l'hellénisme byzantin.

En achevant cet hommage rendu à nos confrères disparus dans l'année, je ne peux m'empêcher de constater combien mes paroles sont insuffisantes pour évoquer des personnalités et des destins si différents. Et, à l'imitation des copistes qui, en employant la formule *ὁ γράφων παραγράφει*, s'excusaient des fautes commises dans leur travail, je serais tenté de vous dire, dans un grec peu classique, *ὁ λέγων παραλέγει*, pour vous demander de m'entendre au-delà des mots.

La seconde tâche du président est de rendre compte des activités de l'Association au cours de l'année écoulée. Le but que visent nos réunions mensuelles, en sus des rencontres amicales ou des prises de contact qu'elles permettent, est aussi bien de faire connaître des découvertes récentes que de présenter le résultat de recherches personnelles dans tous les domaines de l'hellénisme ; maîtres chevronnés et jeunes espoirs s'y expriment tour à tour. Nous avons ainsi eu le plaisir d'entendre, parmi les archéologues, M<sup>me</sup> Juliette de La Genière nous parler des résultats des nouvelles fouilles de Ségeste, M. Alain Davesne nous décrire le stade d'Apollonia, en Cyrénaïque, et M. Georges Daux nous donner, à propos du site d'Aigai, en Macédoine, après une leçon de prudence, un premier aperçu de la découverte capitale de M. Manolis Andronikos. La littérature grecque offre toujours un vaste champ aux investigations des chercheurs, comme nous l'a montré une série de communications qui s'échelonnent d'Homère à Lucien. M. Claude Vatin nous a aidés à distinguer les divers types de pénalisation mentionnés par Homère. A la poursuite d'Io, M<sup>me</sup> Jacqueline Duchemin nous a entraînés dans un Proche-Orient qui lui est familier. M. Pierre Vidal-Naquet a proposé une nouvelle interprétation des boucliers des héros et de leurs *σήματα* dans les *Sept contre Thèbes*. M. Raymond Weil a montré comment des traces du *Protreptique* d'Aristote peuvent être décelées chez Isocrate. Dans une *retractatio*, M. Francis Vian nous a invités à modifier le trajet suivi par les Argonautes dans la région de Cyzique. Du pêcheur délien d'Héronidas, M. Philippe Bruneau a offert une interprétation précise, étayée par l'archéologie. En replaçant Lucien en son temps, à la séance que nous avons tenue avec nos amis latinistes, M. Louis Robert a montré comment ce qui pouvait paraître détail secondaire, plus ou moins dû à la fantaisie de l'auteur, attestait des réalités contemporaines connues par ailleurs. Sur le verbe *τρέφω*, son sens primitif et ses développements, M. Paul Demont nous a donné une belle leçon de sémantique. Enfin, le Dr. Mirko Grmek, en parlant des ruses de guerre biologiques dans l'antiquité, nous a révélé comment le médecin pouvait aider l'helléniste à comprendre certains passages d'historiens. Toutes les communications que nous avons entendues sont destinées à la publication, sous une forme ou sous une autre. Aussi je ne saurais trop insister sur l'importance des conseils et des mises en garde que M<sup>lle</sup> Juliette Ernst a donnés à tous les spécialistes de l'antiquité lorsque, dans notre séance commune, elle a parlé de « Problèmes et perspectives en bibliographie classique ». Il faut que son appel soit entendu. Il faut que son action soit soutenue par chacun de nous, là où il peut le faire avec efficacité. Qu'elle-même et toute l'équipe de l'*Année Philologique* soient assurées de notre gratitude pour leur travail irremplaçable !

Des communications qui ont été faites cette année, je ne voudrais pas détacher

la discussion qui les a suivies. Ce dialogue entre l'orateur et ses auditeurs est une partie importante de la réunion et je regrette que les exigences de l'horaire m'aient parfois contraint à les abrégé ou même à les supprimer. Qu'il s'agisse d'observations critiques à la suite desquelles l'auteur de la communication est amené à préciser ou à nuancer sa pensée, ou bien d'arguments supplémentaires apportés à l'appui de sa démonstration, cet échange est toujours bénéfique. Et s'il arrive que deux thèses opposées s'affrontent, c'est toujours avec courtoisie et dans le respect des personnes. C'est une tradition de notre Association. Aussi le Comité, dans sa séance du 22 mai dernier, a été unanime à condamner les attaques personnelles, accompagnées d'injures aussi folles qu'ordurières, auxquelles un membre de l'Association s'est livré contre les deux savants qui, depuis quarante ans exactement, rédigent le *Bulletin Épigraphique* de notre *Revue*, dont il est un élément fondamental. De tels propos n'auraient mérité que le silence s'ils n'avaient été imprimés dans un ouvrage de caractère scientifique. Une mise au point s'imposait. Elle est faite.

Il me reste maintenant la tâche agréable de remercier tous ceux qui assurent la bonne marche de l'Association. Le secrétaire général, M. Jacques Jouanna, dont l'aide discrète, sûre et efficace rend légère la charge de président ; le trésorier, M. Jean Aubonnet, dont la gestion équilibrée nous évite, en ces années d'inflation, d'augmenter la cotisation ; M<sup>me</sup> M. Kovacs, qui assure fidèlement l'envoi des convocations ; et M. Georges Losfeld, le garde de notre librairie, comme on disait sous François 1<sup>er</sup>.

Envers ceux qui ont succédé à André Plassart dans la direction de la *Revue des Études grecques*, MM. François Chamoux et Jacques Bompaire, notre reconnaissance est vive. La tâche qu'ils ont acceptée est difficile, elle est dévorante. Avec l'assistance fidèle de M<sup>me</sup> Catherine Delobel, ils nous ont offert deux fascicules denses et bien équilibrés, riches de substance et d'informations. Le seul souhait qu'on puisse formuler, c'est qu'ils continuent à réduire le décalage entre la date portée sur les fascicules et celle de la distribution : l'achevé d'imprimer du second fascicule de 1976 était du 2<sup>e</sup> trimestre de 1977 ; celui du second fascicule de 1977 est du 1<sup>er</sup> trimestre de 1978 ; on peut donc espérer, avec cette progression, que les deux fascicules de 1978 paraîtront l'un et l'autre dans l'année.

Pour qui embrasse d'un coup d'œil les douze mois écoulés et cherche à en faire le bilan du point de vue des études grecques, la balance est nettement favorable. Certes, on doit noter quelques signes alarmants, en particulier le fait qu'aucun prix de version grecque n'ait pu être décerné au Concours général. Nous constatons là les effets déplorable d'une réforme bien connue. En contrepartie, selon les statistiques du Ministère de l'Éducation, les effectifs des hellénistes dans les lycées remontent légèrement, témoignant de l'attrait que la Grèce antique continue d'exercer. Mais le programme actuel des études secondaires est ainsi fait que les élèves ayant entrepris l'étude du grec ne sont guère encouragés à persévérer : c'est là que se trouve le nœud du problème.

A côté de l'enseignement scolaire et universitaire traditionnel, les initiatives privées se multiplient. Je citerai, un peu au hasard, les conférences de recyclage organisées à l'intention des professeurs du secondaire, à Paris, en banlieue et en province ; la session de formation qui s'est tenue en avril, à Angers, sous les auspices de l'Association internationale de recherche et d'animation pédagogique ; le développement des organismes, tels que « Connaissance hellénique », née d'une initiative aixoise, qui offrent bénévolement, à quiconque le désire,

le moyen de s'initier au grec. Bref, comme l'a dit M. Fernand Robert, « nous vivons une renaissance ». A ces motifs de confiance pour l'avenir, j'ajouterai le nombre des nouveaux membres admis dans l'Association cette année et la jeunesse d'une bonne partie de l'auditoire présent à nos réunions. Encore faudrait-il donner à ces jeunes gens le moyen de poursuivre les études qu'ils ont entreprises avec tant d'enthousiasme et leur offrir, dans l'enseignement ou dans la recherche, les postes pour lesquels certains d'entre eux sont déjà largement qualifiés. Le problème d'ensemble n'est pas de notre ressort, mais les solutions particulières dépendent souvent de nous, il ne faudrait pas l'oublier.

A qui, en dehors de nos milieux, s'étonnerait de voir naître et se développer tant de vocations d'hellénistes, le rassemblement organisé tout dernièrement par l'Unesco pour célébrer le 23<sup>e</sup> centenaire de la mort d'Aristote offre un bon exemple de l'actualité de la pensée grecque. Et, tout au long de l'année, des découvertes sont venues rappeler que les hellénistes ne travaillent pas sur un ensemble fermé, ou mort, de textes et de monuments. La grande presse s'en est souvent fait l'écho, avec plus ou moins de bonheur, depuis la fouille du tombeau dit (sans doute avec raison) de Philippe II, dont les prémices nous ont été offertes dans une communication déjà mentionnée, jusqu'à ces quarante-sept caisses de manuscrits retrouvées au monastère du Sinaï et sur lesquelles M. Linos Politis a publié une excellente mise au point, le mois dernier, dans un journal grec. Moins spectaculaire, mais non moins importante par ses conséquences, est la découverte qui a été faite au nord de l'Afghanistan, à Ai-Khanoum, par la mission que dirige M. Paul Bernard : les traces d'un livre grec portant un dialogue philosophique ; dans cette ville fondée par les soldats d'Alexandre et abandonnée deux siècles plus tard, la présence d'une bibliothèque contenant des ouvrages philosophiques soulève quantité de problèmes. De ces découvertes si variées, il faut retenir que les études grecques, soutenues par une documentation qui ne cesse de s'enrichir, sont vivantes et bien vivantes.

Cette vitalité de nos études se manifeste par le nombre et la qualité des ouvrages que la commission des prix — plus heureuse que le jury du Concours général — a couronnés. Elle se manifeste, d'une tout autre manière, en Suisse romande. Vous vous rappelez la visite que M. Van Berchem nous a rendue l'an dernier. Depuis lors, le Groupe romand de la Société des études latines s'est transformé en Groupe romand des études grecques et latines. Il reviendra à votre prochain président de décider avec le comité quel type de lien sera établi entre les hellénistes du Groupe romand et notre Association ; le projet sera soumis pour approbation à l'Assemblée générale de juin 1979. Je ne doute pas que le spécialiste de l'architecture grecque qui va désormais présider l'Association saura mener à bien cette entreprise en suivant le conseil de Pindare : Ἀρχομένου δ' ἔργου πρόσωπον χρῆ θέμεν τηλαυγής. A l'autorité souriante de M. Roland Martin je remets la charge que vous m'aviez confiée et dans laquelle j'ai vu, plus qu'une marque d'honneur ou d'estime, un signe d'amitié.